



HAL
open science

Lire dans Le désert et La forêt vierge de Henryk Sienkiewicz aujourd'hui

Piotr Bilos

► **To cite this version:**

Piotr Bilos. Lire dans Le désert et La forêt vierge de Henryk Sienkiewicz aujourd'hui. Maria Delaperrière. Henryk Sienkiewicz, dans le temps et l'espace, Eur'ORBEM Editions, pp.177-191, 2018, 979-10-96982-09-7. hal-03588829

HAL Id: hal-03588829

<https://hal.science/hal-03588829v1>

Submitted on 25 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LIRE *DANS LE DÉSERT ET LA FORÊT VIERGE* AUJOURD'HUI

ÉTAT DES LIEUX ET NOUVELLES PERSPECTIVES
QUELS APPRENTISSAGES ?
LES LIMITES DE LA LECTURE « COLONIALISTE »

Piotr BIŁOS

Institut national des langues et civilisations orientales

Il est aujourd'hui convenu d'admettre que *W Pustyni i w puszczy* [Dans le désert et la forêt vierge]¹ constitue un ouvrage croisant le discours colonial avec le schéma d'un roman d'apprentissage des codes de supériorité de l'homme blanc, civilisé et éduqué, disposant de la maîtrise technique sur le monde. Une lecture attentive aux détails et à certaines liaisons intimes suscitées par le texte du roman de Sienkiewicz conduit à nuancer, voire à remettre en question un tel jugement. Peut-être certaines modes intellectuelles nous poussent-elles à projeter sur le livre des schémas mis en place dans d'autres contextes et à d'autres fins ? Pour aller droit à l'essentiel et donner un exemple concret, immédiatement palpable, nous partirons d'un jugement énoncé par un théoricien contemporain, Ryszard Koziółek :

*[...] l'attribut le plus perceptible faisant de Staś un adulte, obtenu au terme de nombreuses épreuves, est le droit à tuer, indubitable signe distinctif de l'individu masculin dans les terres africaines*²

1. Toutes les citations de *W pustyni i w puszczy* proviennent de l'édition : Poznań, Zysk i S-ka Wydawnictwo, 1994 (je traduis les citations).

2. Ryszard Koziółek, « Problematyka inicjacyjna a dyskurs kolonialny », in *Wokół W pustyni i w puszczy. W stulecie pierwodruku powieści* [Autour de Dans le désert et la forêt vierge. Pour le centenaire de la première édition du roman], J. Axer, T. Bujnicki (dir.), Cracovie, Universitas, 2012, p. 330.

Après quelques détours par le contexte anglo-saxon à l'aune duquel le critique polonais interprète le roman de Sienkiewicz, vient le moment de la démonstration faisant appel à l'enchaînement de faits qui conduit Staś à conquérir ce laissez-passer pour la maturité masculine : le fusil qu'il reçoit en cadeau, cantonné dans un premier temps à une utilisation au cours de parties de chasse sous le contrôle d'un adulte responsable, ensuite le combat que le jeune garçon livre avec Guebr pour la défense de la petite Nel..., enfin, le refus hautain opposé aux injonctions de Mahdi. Ce n'est qu'à l'issue de cette longue série d'épreuves que le garçon accède au statut de héros et gagne le droit de se servir de son arme de manière autonome, et ce non seulement contre des animaux mais aussi contre des hommes.

Certes... il est vrai que l'initiation à laquelle le roman soumet Staś contient l'élément de l'utilisation des armes, y compris contre des êtres humains, et qui plus est contre quatre hommes d'un coup : Idris et Guebr, les deux ravisseurs, plus deux hommes de main. Néanmoins, ce simple constat ne suffit pas. Tout d'abord parce que ce serait un peu trop vite oublier qu'après la scène du crime commis en situation de légitime défense, vient celle de la maladie de Nel, or la fillette succombe à la fièvre et croit voir les ravisseurs rôder autour d'elle, ce qui la pousse à faire le reproche à Staś de les avoir tués :

— *“Pourquoi Guebr et Hamis tournent-ils autour de l'arbre et me regardent-ils ?”*

En un instant, Staś crut que des milliers de fourmis avaient recouvert son corps.

“Que dis-tu ?” Il n'y a personne ici, lui répondit-il. — “Il n'y a personne, ce n'est que Kali qui tourne autour de l'arbre”.

Mais elle, tournant les yeux vers le trou noir, appela en claquant des dents.

— *“Et les Bédouins aussi ! Pourquoi les as-tu tués ?”*³

Bien évidemment, il s'agit d'un délire dû à la fièvre, néanmoins Staś ne peut s'empêcher d'émettre alors l'hypothèse que la maladie est peut-être une punition que Dieu lui envoie à cause du meurtre qu'il a

3. *W pustyni i w puszczy, op. cit.*, p. 200 : « — Czemu — pytała przerywanym głosem — Gebhr i Chamis chodzą koło drzewa i zaglądadają tu do mnie? Stasiowi w jednej chwili wydało się, że oblazły go tysiące mrówek. — Co ty mówisz ? — rzekł. — Tu nikogo nie ma ! To Kali chodzi koło drzewa. Lecz ona patrząc w ciemny otwór zawołała, szcękając zębami : — I Beduini także! Dlaczegoś ty ich pozabijał ? »

commis. Le garçon s'explique alors sur sa conduite et demande à être puni lui-même pour le cas où il s'agirait effectivement d'une réaction divine au péché commis. À travers cette scène, on voit que Staś n'est pas totalement sûr de ses prérogatives et que l'usage des armes contre les hommes n'est pas considéré comme une donnée absolue.

Sur un autre plan, il convient de soulever une autre question. Pourquoi vouloir à tout prix considérer comme exclusif l'apprentissage des armes en tant que métonymie de la suprématie coloniale, blanche et masculine, lorsqu'à l'évidence, le roman de Sienkiewicz fraie le chemin à d'autres types d'apprentissages, bien différents de celui sur lequel les critiques ont décidé de braquer l'attention ? Ainsi, l'analyse du motif de l'apprentissage ne serait pas complète sans faire référence à un autre épisode tout aussi révélateur des « savoirs » auxquels le kidnapping égyptien oblige le héros à s'ouvrir. Celui-ci intervient immédiatement après la scène avec le prophète au cours de laquelle Staś fait montre de son refus hautain de se convertir à la religion que le chef des insurgés entend lui imposer. Épuisé et profondément ébranlé dans son espoir de se sauver lui-même et surtout la petite Nel, pour la première fois durant cette histoire, l'adolescent fond en larmes... Or, on se souvient qu'il avait lui-même séché les larmes de Nel qui elle-même déjà refusait d'admettre qu'elle avait cédé aux pleurs en prétendant que ce n'était que de la sueur qui s'écoulait de ses yeux : « Ainsi, alors que tout le monde s'était endormi, le garçon fut pris d'un immense sanglot, couché sur un morceau de feutre, il pleura longtemps comme un enfant qu'il continuait d'être en définitive »⁴.

Revenons tout de suite sur les traits de caractère et de comportement de Staś qui font que ces pleurs correspondent à ce qu'on pourrait appeler un acte de la psyché chez le garçon. Jusque-là Staś avait farouchement perçu le fait de pleurer comme une faiblesse honteuse, acceptable uniquement chez l'autre sexe. Bref, pour Staś qui éclate ici en sanglots, pleurer marque une ouverture à un domaine de l'expérience qu'il tenait soigneusement à l'écart ; le garçon apprend à ne plus s'opposer aux larmes. Or « l'art de pleurer » se laisse difficilement juger comme un indice de la supériorité coloniale des hommes blancs...

4. *Ibid.*, p. 116 : « Więc gdy wszyscy posnęli, porwał go ogromny płacz — i leżąc na kawałku wołjoku, płakał długo jak dziecko, którym ostatecznie był jeszcze. »

LE CONTEXTE AFRICAIN POUR LES POLONAIS DE L'ÉPOQUE ET
SIENKIEWICZ LUI-MÊME

Rappelons à présent quelques circonstances contribuant à fixer le contexte africain dans lequel s'insère la publication en 1911-1912 du roman d'aventures africaines pour la jeunesse de Sienkiewicz.

Comme le rappelle Michał Leśniewski, lorsque Sienkiewicz rédige son roman, pratiquement toute l'Afrique avait été partagée en colonies par les puissances européennes. Le roman de Sienkiewicz se déroule au moment de la prise de Khartoum par les insurgés et de la mort du général Gordon, en 1885. Or, en 1880, à peine entre 15 % à 20 % des terres africaines étaient déjà colonisées. Cela veut dire que l'essentiel de la division coloniale s'est opéré en seulement un peu plus de vingt ans et que l'action de *Dans le désert et la forêt vierge* coïncide précisément avec le moment où le processus colonial entre dans sa phase décisive.

De même, il convient de rappeler que ce roman n'est pas le seul indice de l'intérêt manifesté par Sienkiewicz pour l'Afrique, il en constitue plutôt le point d'aboutissement.

Jolanta Sztachelska a exploré récemment les « antécédents » africains de Sienkiewicz : d'une part, le voyage en Afrique que le futur auteur de *Dans le désert et la forêt vierge* entreprend entre décembre 1890 et avril 1891, d'autre part les *Lettres d'Afrique*, composées de 23 esquisses et rédigées après le voyage, alors que l'auteur se reposait à Zakopane. Sztachelska souligne le caractère reconstruit, non spontané de ces lettres qui paraissent en 1893. La chercheuse rappelle également qu'il existe aussi des lettres privées et non destinées à la publication, consacrées à ce sujet. À cela il convient d'ajouter des articles de presse dont les premiers datent de 1881-1882.

Notons également une lettre datée du 27 septembre 1879 dans laquelle Sienkiewicz évoque sa fascination ancienne pour le continent africain, tout en affirmant sa décision de ne plus entreprendre de lointains périple :

Je ne pense plus voyager nulle part, même l'information concernant l'expédition en Afrique centrale (objet de mes rêves anciens) sous le commandement du docteur Matteuci ne m'a pas semblé un attrait ni une motivation quelconque. J'ai la ferme intention de rentrer à

Varsovie, de clore définitivement le livre des errances et d'en ouvrir un autre⁵.

Ce qu'il y a d'intéressant dans cette lettre, c'est en effet sa date, car la lettre est antérieure au voyage que l'écrivain accomplira finalement (en 1890-1891) et elle précède de trente-cinq années la rédaction de *Dans le désert et la forêt vierge*, autrement dit, la déclaration ne vaut qu'en tant que principe de dénégation et de retardement.

On signalera en outre la dualité s'établissant entre les *Lettres d'Amérique* (couvrant les années 1876-1878) et les *Lettres d'Afrique*. De fait, les premières lettres rédigées par Sienkiewicz portent sur des terres pleines d'avenir et sont portées par un optimisme pour la civilisation, tandis que les *Lettres d'Afrique* articulent sous différents angles le motif de la transformation d'une terre promise en terre de mort, ce qui sera un motif repris dans le roman par le biais de l'explorateur Linde : « Ach, to trupiarnia ta Afryka ! » [Ah, cette Afrique, c'est un mouroir !]⁶.

Enfin, on renverra le lecteur intéressé par la présence du sujet africain dans la culture polonaise de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e à l'article de Jan Milewski qui dresse un bilan très détaillé de cette question, donnant ainsi à voir la richesse de ses aspects⁷.

5. Sienkiewicz cité d'après Jan J. Milewski, « Obraz Afryki w spuściznie Henryka Sienkiewicza : refleksje historyka » [L'image de l'Afrique dans l'œuvre de Henryk Sienkiewicz: réflexions d'un historien] dans *Wokół "W pustyni i w puszczy"*,...*op. cit.*, p. 225) : « Tymczasem nie myślę już nigdzie wędrować, nawet wieść o zbierającej się tu wyprawie do środkowej Afryki (celu dawnych marzeń) pod przewodnictwem dra Matteuci nie wydała się już pokusą i przynętą. »

6. *W pustyni i w puszczy*, *op. cit.*, p. 211.

7. Jan Milewski, « Obraz Afryki w spuściznie Henryka Sienkiewicza : refleksje historyka » [L'image de l'Afrique dans l'œuvre de Henryk Sienkiewicz: réflexions d'un historien] dans *Wokół "W pustyni i w puszczy"* ...*op. cit.*, p. 223-252. Le chercheur rappelle notamment que la publication du *Pharaon* de Prus date de 1895 (elle est donc postérieure de deux années aux *Lettres d'Afrique*) et que, depuis la fin du XVII^e siècle, les Polonais s'engagent régulièrement dans des expéditions en Afrique, que ce soit par le biais de Józef Sułkowski (officier napoléonien qui meurt en service en 1798 en Égypte), de Stefan Szolc-Rogoziński (ce fils d'industriel, originaire de Kalisz, mène à bien une expédition au Cameroun en 1882 pour laquelle une collecte est organisée à laquelle participe Sienkiewicz, et à cette occasion, il fondera une colonie polonaise avant de mourir le 1er décembre 1896, fauché par un omnibus parisien) ou encore de Jan Czekanowski (anthropologue, ethnographe qui participe à l'expédition « Mecklemburg » en Afrique centrale en 1906-1907).

DE QUOI PARLE VRAIMENT CE ROMAN ?
AUTRES LECTURES POSSIBLES

Nous en venons ainsi à aborder de front la question des enjeux réels soulevés par *Dans le désert et la forêt vierge*, car la simple lecture postcoloniale ne nous semble pas rendre justice à une œuvre qui, par-delà le schéma du roman d'aventure pour la jeunesse mais aussi grâce à lui, s'interroge avant tout sur la recherche de soi et les limites du pouvoir humain.

Pour commencer, il convient de revenir sur certaines ambiguïtés induites par la configuration que forment les personnages inventés par Sienkiewicz. Le garçon, comme l'on sait, est le fils d'une Française même si, au moment de décliner son identité (ainsi dans la scène avec les deux officiers anglais rencontrés par hasard dans le train), il se dit Polonais. Mais, de notre point de vue ici, l'essentiel est de mettre en évidence l'écart entre la langue d'écriture du roman, le polonais précisément, et la langue dans laquelle parlent les personnages, à savoir l'anglais. Pourtant, le lecteur polonais aura l'illusion d'assister à des scènes se déroulant dans sa propre langue. Ce fait nous intéresse en ce qu'il participe de ce qui constitue l'un des enjeux profonds de cet ouvrage, à savoir une interrogation sur le pouvoir de l'illusion et la capacité du héros à s'en défaire.

De même, notons l'importance de la préposition qui sert d'appui au titre : « dans ». Ce terme peut sembler anodin, mais il ne l'est pas. Beaucoup de commentateurs s'appuient sur l'épilogue du roman et, d'une manière générale, sur ses derniers épisodes, à savoir ceux qui interviennent au moment où Staś et Nel ont surmonté les plus grands périls et sont en passe de se tirer définitivement d'affaire, pour en conclure à l'affiliation de celui-ci à la pensée coloniale. Il s'agit notamment de ces phrases conclusives évoquant le rôle de Kali en tant qu'évangéliste de son peuple⁸. À l'évidence, ces derniers paragraphes du livre revêtent l'aspect d'un récit *a posteriori*, doté d'une fonction de clôture. Si l'auteur les introduits, c'est aussi parce que la convention du roman pour la jeunesse exige une conclusion qui résolve les questions et assouvisse chez le lecteur le désir d'une fin décisive, tranchée. Ainsi, cette fin se place elle-même en décalage par rap-

8. *W pustyni i w puszczy*, op. cit., voir par ex. p. 308.

port au titre, lequel insiste sur le fait que l'action principale se déroule *dans* le désert et la forêt vierge, car la préposition « dans », à la différence d'une expression telle qu'« à travers » par exemple, insiste sur l'insertion de l'action dans un cadre opposant une frontière difficile à franchir. Il aurait été tout à fait envisageable d'intituler le roman « À travers... », « Par... » comme le font des ouvrages tels que *Droga wiodła przez Narwik* [La route menait à travers Narwik] de Ksawery Pruszyński. Il est important de noter que Sienkiewicz a choisi de dire « dans » comme s'il voulait indiquer que ce qui se trouve en dehors de ce cadre est secondaire, car l'essentiel est ce qui se passe à l'intérieur de celui-ci et porte l'empreinte des deux substantifs introduits et déterminés par la préposition : le désert et la forêt vierge.

Or, un tel cadrage opéré par l'auteur n'est pas lui non plus anodin en ce qu'il tend précisément à remettre en question la primauté de l'espace européen d'où provient l'idéologie coloniale. On peut dire que le processus de la colonisation consiste à imposer ses règles à des zones considérées comme étrangères et que l'on oblige à se conformer à ce pouvoir importé de l'extérieur. Le processus colonial rejoint l'inconnu avec pour objectif de rendre celui-ci connu et docile aux structures importées de la métropole, que ce soit sur le plan politique, administratif ou technique en général. Or, peut-on dire que le roman de Sienkiewicz marque le triomphe d'une telle conception ? Certes, les enfants auront fait la preuve de leur capacité à maîtriser leur environnement, y compris humain, mais cela veut-il dire que la mentalité coloniale de Staś aura été le principal instrument de cette conquête et que les épreuves subies n'auront fait que confirmer celle-ci dans son bien-fondé ? Ne faut-il pas plutôt reconnaître qu'en accord avec le poids de la préposition « dans », l'action décrite par le roman consiste plutôt à montrer comment les conditions sauvages découvertes par les enfants sur le terrain induisent un changement radical d'attitude chez eux, en particulier chez Staś. De ce point de vue, il semble plutôt que le mouvement décrit par Sienkiewicz nous mène, non pas vers l'imposition de ce qui est connu à ce qui ne l'est pas, mais bien vers l'acte de s'ouvrir à ce qui n'est pas encore connu. À cet égard, on se souviendra de ce passage où Staś évoque aux deux officiers rencontrés dans le train des contrées encore non apprivoisées :

Staś [...] savait que Mombassa se trouve quelques degrés au-delà de l'équateur et que les contrées avoisinantes, bien que déjà considérées

comme faisant partie de la zone des intérêts anglais, restent encore peu connues, entièrement sauvages, pleines d'éléphants, de girafes, de rhinocéros, de buffles et de toutes sortes d'antilopes que toutes les expéditions, aussi bien militaires que composées de missionnaires, finissent par rencontrer⁹.

L'épisode avec l'éléphant, et en particulier la façon dont Nel aura su s'adapter à son comportement et à son jeu à lui, prouve que *Dans le désert et la forêt vierge* raconte comment des Européens acceptent de s'africaniser en partie, car le mouvement de transfert culturel n'y est pas unidirectionnel.

LA RAISON EUROPÉENNE DÉBOUTÉE DE SES PRÉROGATIVES

Pourtant, au départ, rien ne laissait présager une telle évolution. Il faut au contraire signaler que, dans les premiers chapitres du roman, Sienkiewicz, via le personnage de Staś, dresse l'inventaire des innombrables prétentions européennes à la suprématie dans tous les domaines sur le continent africain... mais s'il en est ainsi, c'est précisément pour ensuite relativiser de manière violente ces certitudes ou, plus précisément, pousser les personnages qui en sont détenteurs à reformuler celles-ci sur des bases élargies, prenant en compte l'expérience d'un contact intime avec la matière et les formes du continent africain. De ce point de vue, on peut considérer le kidnapping, ses débordements et ses évolutions ultérieures, comme l'expression figurée d'un traitement de choc imposé à la raison européenne qui était persuadée de pouvoir régner sans partage sur des territoires conquis ou à conquérir inéluctablement.

Ce qui ne manquera pas de frapper le lecteur attentif dans la présentation du personnage de Staś est l'importance que celui-ci confère à la raison et au savoir qu'il croit d'une part détenir lui-même et qu'il juge suffisant pour, en toute situation, lui assurer pouvoir et sécu-

9. *Ibid.*, p. 23 : « Staś, który z zamiłowaniem czytywał podróże po Afryce, wiedział, że Mombassa leży o kilka stopni za równikiem i że kraje przyległe, jakkolwiek zaliczone już do sfery interesów angielskich, są jeszcze naprawdę mało znane, zupełnie dzikie, pełne słoni, żyraf, nosorożców, bawołów i wszelkiego rodzaju antylop, z którymi wyprawy i wojskowe, i misjonarskie, i kupieckie zawsze się spotykają ».

rité. On notera des expressions telles que *z miną wielce zarozumiałą*¹⁰ « avec un air très satisfait », mais en polonais l'épithète *zarozumiała* est construite sur la racine « raison », on pourrait donc traduire par « assuré de ses raisons », « tu comprends » (*rozumiesz*)¹¹, avec de nouveau cette référence à la « raison » (*rozum*) ou encore « tu sauras tout ce qui se passe en Égypte (*będziesz wiedziała wszystko, co się dzieje [...] w Egipcie*)¹².

À l'orée du roman, Staś affiche ainsi la supériorité de celui qui sait, face à Nel, sa cadette, il joue à l'adulte, il incarne le rôle d'adulte. Or, cet aspect, si fortement mis en relief par le narrateur, devrait nous mettre la puce à l'oreille. De fait, on remarquera l'insistance du premier chapitre sur le désir manifesté par Staś de grandir le plus vite possible (on apprend qu'il a quatorze ans, mais qu'il se pense déjà en adulte). Or, ce fait prend un relief particulier si on le réfère à la situation d'énonciation qui est celle de Sienkiewicz lui-même. *Dans le désert et la forêt vierge* est l'avant-dernier ouvrage publié par l'auteur qui est désormais un homme âgé, sur le seuil de la mort à vrai dire, puisque Sienkiewicz meurt en 1916. Ainsi, Sienkiewicz revient vers l'enfance et l'adolescence, alors qu'il a entre 64 et 65 ans... à l'inverse de Staś, si empressé de vouloir grandir. On peut dire que ce qui caractérise Staś à l'orée du roman est une confiance sans limites dans les pouvoirs de la raison. De même, Staś, c'est l'érudit, celui qui a engrangé beaucoup de connaissances au point de pouvoir rivaliser avec les adultes : « Staś en véritable professeur commença son récit »¹³.

On remarquera que le narrateur use des mêmes qualificatifs à propos des deux pères. Ceux-ci sont présentés comme des « ingénieurs spécialistes, experts » (*jako biegli inżynierowie*)¹⁴. C'est comme si le narrateur voulait à tout prix faire comprendre à son lecteur que le garant de la position occupée par ses héros dans cet environnement repose avant tout sur la raison et le savoir, car ce sont ces facultés qui assurent un droit de maîtrise sur la réalité.

10. *Ibid.*, p. 5.

11. *Ibid.*, p. 6.

12. *Ibid.*, p. 5.

13. *Ibid.*, p. 22 : « A Staś rozpoczął wykład ».

14. *Ibid.*, p. 11.

Pourtant, la péripétie que constitue le kidnapping ainsi que le périphe qui va suivre ont précisément pour but de montrer les limites de ce type de pensée et de mentalité. Ils obligent les deux héros, Staś en particulier, à réviser les bases de leur comportement, en réalité à apprendre à se découvrir eux-mêmes en se réinventant un autre type de comportement à l'écoute des conditions offertes par le continent africain, et non uniquement copié sur des modèles européens coloniaux.

Cette démonstration, l'auteur la réalise en deux temps. D'abord, il s'ingénie à montrer que la réalité sur le terrain obéit à des lois qui viennent bouleverser la logique ordinaire. L'univers introduit par le biais du personnage de « la fatma » mensongère et cynique, machiavélique, consacre en effet le règne d'apparences qui s'opposent à la réalité, un règne marqué par des passions sombres que la raison ordinaire s'avère incapable de combattre. Plusieurs indices sensibilisent le lecteur à ce fait que, désormais, le roman s'aventure en des territoires où les apparences sont trompeuses. Ainsi, nous apprenons que Tarkowski, le père de Staś, estime que l'Angleterre désire secrètement que Mahdi arrache le Soudan, car elle pense pouvoir ensuite le reprendre à l'Égypte, mais qu'il se refuse à émettre ouvertement cette opinion « pour ne pas froisser les sentiments patriotiques »¹⁵ de son ami. De même, la fatma venue implorer qu'on la laisse rejoindre son mari prétendument malade refuse de prononcer le nom de Mahdi devant ces étrangers, car celui-ci veut dire « le rédempteur du monde », alors que le gouvernement égyptien le considère comme un rebelle et un charlatan¹⁶.

Le lecteur devine que face à ce monde fait d'apparences trompeuses, en proie à des passions politiques violentes, prêtes aux pires exactions pour parvenir à leurs fins, le savoir livresque de Staś et sa raison trop « carrée » ne peuvent constituer une arme suffisante. Le narrateur entreprend d'ailleurs ouvertement de se jouer de la foi en l'efficacité d'une approche simplement géométrique et rationnelle des distances : alors que la gouvernante française des deux enfants apprend que leurs pères veulent les emmener à Médinète, elle s'empresse de demander si cette ville n'est pas trop près de la région dominée par le soulèvement mahdiste :

15. *Ibid.*, p. 13 : « nie chcąc urażać jego uczuć patriotycznych ».

16. *Ibid.*, p. 16 : « odkupiciel świata ».

Mahdi assiège en ce moment Khartoum où le général Gordon a établi ses quartiers. Savez-vous, madame, quelle distance sépare Médinet de Khartoum ?

— *Je n'en ai pas la moindre idée.*

— *C'est à peu près comme de l'endroit où nous nous trouvons jusqu'en Sicile, expliqua Tarkowski.*

— *À peu près, ajouta Staś. Khartoum se trouve là où le Nil Blanc et le Nil Bleu se rejoignent pour ne former qu'un seul fleuve. Nous en sommes séparés par l'Égypte et toute la Nubie*¹⁷.

Pourtant, ces craintes totalement irrationnelles en apparence, car en contradiction avec les données objectives de la géométrie, nourries par Madame Olivier, vont s'avérer fondées, car le romancier s'arrange pour inventer une péripétie au moyen de laquelle l'insurrection parviendra jusqu'à Médinet pour s'emparer des enfants et les kidnapper.

Le motif de cartes et de distances qui ne constituent pas une donnée fiable est d'ailleurs repris en écho au chapitre VI de l'ouvrage où l'on apprend que Rawlison, le père de Nel, alors que les enfants ont déjà été kidnappés, réalisent des calculs en vue de déterminer combien de temps il leur faudra, ainsi qu'au guide, pour rejoindre le lieu où il se trouve en compagnie de Tarkowski : « Rawlison, en consultant l'indicateur de chemins de fer, effectua les calculs suivants »¹⁸.

Ainsi, on peut considérer que l'intrigue nouée par l'auteur a pour ressort une ironie mâtinée de perversité, laquelle prend un malin plaisir à déjouer certaines des convictions les plus ancrées chez les personnages, à montrer que celles-ci, dès lors qu'elles se retrouvent entraînées « dans le désert et la forêt vierge », s'écroulent comme un château de cartes.

Bien sûr, la péripétie est un élément clef du répertoire de procédés exploités par les romans d'aventure, néanmoins elle acquiert ici un relief supplémentaire du fait du contraste qu'elle forme avec le credo rationaliste et érudit professé par les héros. Comme avec le motif de

17. *Ibid.*, p. 13 : « — Mahdi oblega w tej chwili Chartum, w którym broni się generał Gordon. Czy pani wie, jak daleko z Medinet do Chartumu ? — Nie mam o tym żadnego pojęcia. — Tak mniej więcej jak stąd do Sycylii — objaśnił pan Tarkowski. — Mniej więcej — potwierdził Staś. — Chartum leży tam, gdzie Nil Biały i Niebieski schodzą się i tworzą jedną rzekę. Dzieli nas od niego ogromna przestrzeń Egiptu i cała Nubia ».

18. *Ibid.*, p. 38 : « Czytał następujące obliczenia ».

la carte trompeuse évoqué à l'instant, l'auteur souligne l'effet d'écroulement subit des scénarios rationnels élaborés par ses héros au moyen de la reprise en écho d'une phrase introductive annonçant un événement inattendu qui entraîne l'action sur des rails nouveaux. Ainsi, à « Survint alors un événement qui embrouilla toutes les prévisions »¹⁹ succède « C'est alors qu'advint un événement inattendu qui orienta l'attention de tous dans une autre direction »²⁰.

Tous ces événements, sur le mode de la péripétie spectaculaire, réduisent à néant les plans élaborés au moyen de la raison qui se trouve déboutée de ses prérogatives, prise à contre-pied, prise à revers.

Certes, cet effet serait également envisageable dans le monde européen de référence du discours colonial, et lorsque Mahdi fait preuve d'un machiavélisme impitoyable en décidant de ne pas punir directement Staś pour l'affront qu'il vient de lui faire subir, mais en l'envoyant dans une expédition où l'attend une mort certaine, car ainsi il entend préserver l'image de souverain miséricordieux, nous dirions aujourd'hui qu'il soigne son image de marque, son comportement n'est pas particulièrement original, on pourrait même dire qu'il rivalise avec des sources bien européennes. Néanmoins, le roman laisse la porte ouverte à une interprétation du kidnapping des enfants en tant que punition adressée à l'orgueil rationaliste liminaire de Staś, car comment expliquer autrement cette sorte d'ironie entêtée dont l'auteur semble faire preuve à l'égard de ses personnages. Il n'est que de penser aux déconvenues à répétition qui s'abattent sur eux, induites par des actants ou des événements dont tout semblait indiquer qu'ils seraient bien plutôt des adjuvants dans leur mission de reconquête de leur liberté. C'est comme si le sort s'acharnait un peu trop sur eux, mais surtout d'une façon un peu trop ironique. Ainsi, c'est Saba, le mastiff anglais accompagnant les enfants dans leur périple, leur allié indéfectible, qui, en aboyant, déjoue le stratagème élaboré par Staś et l'empêche de charger le fusil qu'il était sur le point d'utiliser contre ses ravisseurs. Bien sûr, Saba est un chien et il n'a donc aucune conscience de ce qu'il vient de faire, tout simplement il voulait venir saluer dignement son maître.

19. *Ibid.*, p. 20 : « Lecz nagle zaszedł wypadek, który poplątał wszystkie przewidywania ».

20. *Ibid.*, p. 79 : « gdy niespodziewanie zaszedł wypadek, który zwrócił uwagę wszystkich w inną stronę ».

Or il est significatif que l'auteur décide d'inventer les conditions d'une répétition, là encore en écho, de cette même scène. Ainsi, au moment où Staś a réussi à persuader Idris de le laisser lui apprendre à manier un fusil en vue de se protéger contre les animaux sauvages et où il vient de remplacer les charges à blanc par des charges réelles, se font entendre les cris d'une vingtaine de cavaliers qui déferlent sur les ravisseurs et les enfants. Selon toute probabilité, il s'agit des poursuivants envoyés par le gouvernement égyptien, la libération est toute proche... En un sens oui, car ce sont bien là des hommes envoyés pour récupérer les enfants, sauf qu'ils crient tous que Khartoum vient d'être prise, ce qui conduit le texte à établir le constat suivant : « Ces hommes étaient chargés de nous attraper, mais maintenant ils se rendent à nos côtés vers le prophète »²¹.

UN VOYAGE DANS LES PROFONDEURS DE SOI-MÊME AFIN D'APPRENDRE À MANIER LA VOLONTÉ

Alors qu'est-ce que le texte oppose à la simple raison érudite maniée, ainsi qu'il le croyait, d'une main de maître par Staś. Une première réponse consiste à dire qu'à la faveur du kidnapping, ce à quoi Staś est convié est l'apprentissage du maniement de la parole au moyen de la volonté et de l'esprit, d'une volonté et d'un esprit essentiellement politiques. De plus, cet apprentissage, c'est d'abord de la bouche de l'un de ses ravisseurs, en l'occurrence Idris, qu'il le reçoit :

*Tu as dit toi-même que les blancs honorent toujours la parole qu'ils ont donnée, c'est pourquoi si tu me promets sur ton Dieu et sur la tête de la petite bint que tu n'entreprendras rien contre nous, alors je vais ordonner de ne pas t'attacher pour la nuit*²².

Ensuite, il convient de noter que *Dans le désert et la forêt vierge* est un roman qui donne à voir un voyage au cœur des profondeurs de soi-même. Or, pour qu'il y ait apprentissage, il faut qu'il y ait un maître détenteur et accoucheur du savoir. Indéniablement, la fonction de ce maître n'est pas exercée par l'Europe, mais bel et bien par la nature africaine, à savoir « le désert et la forêt vierge ». De ce point

21. *Ibid.*, p. 89 : « Ci ludzie mieli nas schwytać, a teraz idą wraz z nami do proroka ».

22. *Ibid.*, p. 73 : « sam powiedziałeś, że biali dotrzymują zawsze przysięgi, więc jeśli mi przysięgniesz na twego Boga i na głowę młodej bint, że nie uczynisz nic przeciw nam, to nie każę cię na noc wiązać ».

de vue, il s'avère que le roman ne fait qu'illustrer l'une des intuitions les plus saisissantes que Sienkiewicz avait rapportées de son propre voyage en Afrique :

*Du sable et le ciel, ces deux mots contiennent le désert, mais ils ne contiennent pas l'âme de celui-ci. [...] Il y a une troisième chose qui constitue l'essence des choses. Il s'agit de l'extraordinaire morbidité, si terrible qu'on n'en a jamais imaginé d'autre aussi terrible*²³.

Ces propos, empreints de mysticisme, peuvent nous aider à déterminer la nature de l'expérience que Staś fait sur le continent africain, il s'agit d'un voyage aux limites de la personne, de ce à quoi elle croit et de ce qu'elle pense. Il ne s'agit pas ici d'« escapisme », ni d'une fuite en dehors du réel. C'est tout le contraire. L'expérience du désert et de la forêt vierge conduit Staś à admettre que l'orgueil qui l'avait poussé à absolutiser la raison lui a fait commettre une erreur et que l'éducation d'un homme passe également par l'acquisition d'autres qualités. Avant tout, elle est une leçon d'humilité incitant Staś à reconnaître que la réalité est toujours susceptible de nous prendre au dépourvu, qu'elle déborde nos plans, si méticuleusement préparés soient-ils.

Ainsi, ce que l'on peut retenir du roman de Sienkiewicz est qu'il s'efforce d'échapper à la logique binaire qui à la raison africaine opposerait la raison coloniale en prenant le parti de cette dernière. C'est ce que révèlent des épisodes comme celui où apparaît l'émir Seki-Tamala dont le narrateur fait l'éloge bien qu'il soit non seulement un autochtone, mais aussi un des hommes de Mahdi :

*C'était parmi les mahdistes un homme excellent, un ennemi secret du calife Abdullahi, mais un ami personnel d'Hatim. Celui-ci accueillit chez lui le vieux cheik avec les enfants*²⁴.

De même, il serait peu judicieux d'affirmer comme ont pu le faire certains critiques que « la sphère de la féminité a été écartée de l'ou-

23. Sienkiewicz cité d'après Jolanta Sztachelska : « Petroniusz patrzy na Afrykę » [Pétrone tourne ses yeux vers l'Afrique] in *Wokół "W pustyni i w puszczy"...*, op. cit., p. 264 : « Piasek i niebo – w tych dwóch słowach mieści się pustynia, ale nie mieści się jej dusza [...] Jest coś trzeciego, co stanowi istotę rzeczy. Jest to niesłychana martwota, tak straszna, że o podobnej nie miało się dotąd żadnego pojęcia. »

24. *W pustyni i w puszczy*, op. cit., p. 124 : « Był to znakomity między mahdystami człowiek, skryty nieprzyjaciel kalifa Abdullahiego, ale natomiast osobisty przyjaciel Hatima. Ten przyjął gościnnie u siebie starego szejka wraz z dziećmi. »

vrage au motif qu'elle n'a pas sa place dans un roman d'aventures pour la jeunesse »²⁵, car le raisonnement qu'il convient de faire est plutôt celui-ci : si les femmes, les mères avaient été là, cette histoire n'aurait tout simplement pas eu lieu, car les mères auraient veillé à la protection des enfants. C'est la preuve de l'importance que le romancier polonais accorde à la présence féminine.

25. Ryszard Koziółek, « Problematyka inicjacyjna a dyskurs kolonialny [La problématique initiatique et le discours colonial] dans *Wokół W pustyni i w puszczy...*, *op. cit.*, p. 330.